



HAL
open science

Fabrique urbaine

Hélène Noizet

► **To cite this version:**

Hélène Noizet. Fabrique urbaine. Jacques Lévy ; Michel Lussault. Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés, Belin, pp.389-391, 2013, 978-2-7011-6395-6. halshs-01096091

HAL Id: halshs-01096091

<https://shs.hal.science/halshs-01096091v1>

Submitted on 16 Dec 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Hélène Noizet, « Fabrique urbaine », dans Jacques Lévy, Michel Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, 2^e édition, Belin, 2013, p. 389-391.

Urban manufacturing, Hersterllung des Städtischen

Processus par lequel l'interaction* entre société urbaine et ville*, dans sa réalité matérielle*, espaces* et territoires*, produit un urbain* spécifique en perpétuelle transformation.

Parallèlement à un recours croissant à la notion de « fabrique » en sciences sociales (fabrique de l'histoire, de l'école, des archives...), émerge, dans la recherche centrée sur l'objet « ville », l'expression de « fabrique urbaine », ou encore « fabrication de la ville ». Au-delà d'un sens faible, correspondant par exemple à la notion anglophone d'*urban fabric* (traduit par « tissu urbain », il désigne la configuration matérielle d'un espace urbain), la définition d'H. Galinié ici reprise, plaide pour un sens fort, spécifique de l'expression francophone, qui pose la question de la construction de l'urbain dans la longue durée, avec une triple dimension spatiale, sociale et temporelle. Cette expression peut désigner un processus, globalement impensé et diachronique, constitué d'une multitude d'interactions, chronologiquement situées, entre des configurations sociales et la matérialité morphologique d'un espace urbain (voies, parcelles, bâti, réseaux techniques). Sa tension dynamique repose sur le décalage entre la temporalité diachronique du processus (au moins séculaire, et plus souvent pluriséculaire) et les temporalités toujours plus courtes et plus synchrones de l'accord social (jamais supérieur à l'échelle de la vie humaine). Ce processus peut être décrit comme des enchaînements d'actions spatiales ou spatialisées, déconnectées les unes des autres, et renvoyant à chaque fois à des modalités spécifiques (politique, économique, religieuse...), mais entre lesquelles des formes spatiales, héritées de configurations précédentes, assurent la médiation. Cette approche assume le fait, contre une certaine idéologie urbaniste, que l'urbain est plus le produit d'une société que son projet, ce que traduit la qualification d'« impensé ». La notion de décalage est systématiquement présente chez différents auteurs, qui ne revendiquent pas particulièrement cette notion de « fabrique urbaine » (M. Roncayolo, B. Lepetit, F. Scherrer), mais dont la pensée recouvre exactement ce que d'autres appellent ainsi (H. Galinié, I. Backouche). Cette interaction entre des binômes, dont la formulation – mais pas les réalités pointées derrière – varie selon les auteurs (forme/fonction chez M. Roncayolo, espaces/sociétés chez les archéologues, espaces/spatialités de M. Lussault) est décrite comme dialectique ou dialogique, et comme se jouant au présent, tout en étant permanente (donc concernant autant le passé que le futur).

Cette notion milite en faveur de l'idée selon laquelle il n'y a maintien apparent de structures morphologiques que par changement permanent de leur sens social. L'idée n'est pas d'expliquer la présence d'un même agencement spatial à quelques siècles d'écart par sa pseudo-inertie ou permanence, mais, au contraire, par sa réactualisation incessante, sociale et physique : plus celui-ci est reconstruit et transformé matériellement et socialement, réapproprié pour d'autres usages que celui initialement prévu, plus la forme globale de sa structure se transmet dans le temps. Remplacer les notions d'inertie, de permanence ou de pérennité par celles de réactualisation et de résilience des formes urbaines oblige à changer de paradigme, du projet vers celui du processus.

À Paris par exemple, on observe la résilience d'une forme, peu dense et peu diversifiée, dans le parcellaire à Jussieu, depuis le 12^e s. jusqu'à aujourd'hui. On trouve au même lieu les implantations successives de Saint-Victor (chapitre régulier de chanoines réguliers, de 1113 jusqu'à 1789), de la Halle au vin (présente dès 1664, au niveau de l'actuel Institut du monde arabe, puis étendue sur l'ancien enclos victorin, à partir de 1811, et en usage jusqu'en 1964),

et enfin du campus des facultés des sciences de Paris-7 et Paris-6 (construit entre 1958 et 1972) : à chaque fois, on a bien une implantation répondant à des contextes sociaux, déconnectés les uns des autres et répondant à des finalités différentes (un centre religieux, producteur d'une idéologie puissante destinée à réformer le monde de l'intérieur, dans un contexte dominé par l'Eglise comme principale instance productrice du social ; puis un marché d'intérêt économique regroupant les seuls opérateurs de la vente du vin, dont la consommation augmente notablement au cours du 19^e s. ; enfin un aménagement universitaire anticipant la massification des effectifs étudiants, qui traduisait à la fois la scolarisation croissante de la société et le baby-boom d'après-guerre). Mais ces situations, pour être particulières, n'en sont pas pour autant irrémédiablement singulières : elles correspondent toutes à des configurations socialement et spatialement peu denses et diversifiées, caractérisées à la fois par une mono-activité dominante et des acteurs restreints à un type de communauté (congrégation de chanoines réguliers relativement extérieurs au monde, marchands de vin organisés en corporation, étudiants et enseignants de l'université), et par un rapport au sol très extensif, toujours « spatiophage ». Cette succession d'actions spatiales a produit une forme, un vaste îlot très peu parcellisé, nettement perceptible dans les planimétries parcellaires des 19^e-20^e s. Celle-ci traduit la résilience, dans le parcellaire et le bâti contemporain, de pratiques sociales, qui, en soi, n'avaient pas de finalité urbaine ni même spatiale, mais qui, parce qu'elles ont structuré durablement les sociétés ont secrété des formes d'espaces particulières, parfois encore présentes aujourd'hui. Et c'est bien parce que cet agencement a été réapproprié et réutilisé, que l'on en trouve la trace dans les plans parcellaires contemporains, et non pas uniquement parce qu'il est doté de qualités intrinsèques qui le ferait durer.

La formalisation dialectique de ce type de processus n'est qu'un moyen de penser l'articulation entre deux grandes temporalités, celles de la matérialité urbaine et de la pratique sociale. Loin d'être idéale (en raison du risque permanent d'essentialisation des deux dimensions mises en regard, comme dans toute pensée duale moderne), elle n'est qu'un moyen de pallier une difficulté propre à la philosophie occidentale : celle d'avoir englobé, dans le même concept de temps, le moment et la durée, rendant ainsi plus difficile, avec nos catégories langagières et conceptuelles, l'appréhension de la modification-continuation ou du régime de la transition permanente (a contrario de la pensée chinoise : cf F. Jullien). L'enjeu est donc de construire des nouveaux récits géohistoriques centrés sur l'articulation de la diachronie et la synchronie, la modalité diachronique résultant de l'enchaînement à effet cumulatif de plusieurs situations synchroniques. On retrouve cette ambition derrière des formalisations conceptuelles récentes, telles celles du « processus incrémental » (F. Scherrer) et de la « transformission » (G. Chouquer).

En matière de morphologie urbaine, ces différentes approches permettent de repenser aussi l'articulation du spontané et du planifié : souvent présentées comme complémentaires (même si, dans la pratique de la recherche scientifique, la part du planifié bénéficie toujours d'un privilège exorbitant, celle du spontané étant presque toujours réduite à la portion congrue), il semble au contraire qu'on ne soit pas là au même niveau de l'analyse. Tout montre que, à l'échelle d'une ville ou de parties conséquentes de villes, le processus urbain est globalement impensé (terme proposé de manière alternative à spontané), tout en étant constitué d'un ensemble de séries de projets à échelle plus réduite et à finalité rarement urbaine. En lui-même, le résultat urbain, quel que soit l'angle temporel de l'observation (passé, présent, futur), ne peut pas être considéré comme le produit d'un projet identifiable par un seul groupe d'acteurs ou une configuration singulière.

Cette approche se veut une alternative à la notion de projet urbain, qui affiche une dimension processuelle, mais en réalité à l'intérieur d'une séquence synchronique. Elle semble utile à développer de manière rétrospective et prospective : elle pourrait donc concerner aussi bien les disciplines à dimension gnoséologique (telle l'histoire), afin de produire des nouveaux

récits qui montrent le processus urbain à l'œuvre, et peut-être aussi les disciplines opérationnelles de l'aménagement. Ne serait-il pas utile de concevoir que les aménagements les plus efficaces sont ceux qui puissent à la fois fonctionner sur une relative courte durée et ne pas obérer l'avenir par des infrastructures trop lourdes et aux héritages trop massifs pour des réappropriations ultérieures différentes ? Bref, penser la réversibilité des aménagements plutôt que leur durabilité, afin qu'ils soient « capables d'absorber des modifications d'usage » (B. Lepetit).

Il y aurait ainsi une grande utilité à concevoir le passé comme un champ des possibles plus ouvert et extensif que l'avenir (et donc à restreindre volontairement le temps d'utilisation projeté d'un aménagement planifié), en considérant le passé non pas comme conservatoire de formes idéales à reproduire de façon mécanique (qui tomberaient nécessairement comme un cheveu sur la soupe dans une société présente, profondément différente), mais comme un gisement de potentialités de densité et diversité spatiales à réactualiser (ou non) selon les attentes sociales du présent.

Backouche Isabelle, Montel Nathalie, « La fabrique ordinaire de la ville », *Histoire urbaine*, 19, p. 5-9, 2007. **Cléménçon Anne-Sophie**, *La fabrication de la ville ordinaire. Pour comprendre les processus d'élaboration des formes urbaines, l'exemple du domaine des Hospices civils de Lyon (1781-1914)*, thèse d'histoire, Université de Lyon 2, 1999, à paraître en 2013, éd. Parenthèses. **Galinié Henri**, *Ville, espace urbain et archéologie*, Tours, Maison des Sciences de la Ville, 2000. **Lepetit Bernard, Pumain Denise** (dir.), *Temporalités urbaines*, Paris, éd. Anthropos Economica, 1993. **Noizet Hélène**, *La fabrique de la ville. Espaces et sociétés (IX^e - XIII^e s.)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2007. **Roncayolo Marcel**, *Les grammaires d'une ville. Essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille*, Paris, éd. EHESS, 1996. **Jullien François**, *Les transformations silencieuses. Chantiers, I*, Paris, éd. Grasset, 2010. **Scherrer Franck**, *Tentative de dévoilement d'une ville invisible : techniques, territoires et temporalités de l'action urbaine*, habilitation à diriger des recherches, Université Lyon 2, 1999, p. 45-72.

Corrélat : ARCHÉOGÉOGRAPHIE, ESPACE, PRATIQUE SPATIALE, PRÉSENT, PROJET URBAIN, SPATIALITÉ, TEMPS, URBAIN, VILLE